

linguiste très avertie, dont le style personnel n'est d'ailleurs pas seulement tout à fait correct mais encore très clair et précis.

Povl Skårup
Århus

Littérature française

Philippe Ménard (éd.): "*Le roman de Tristan en prose*", t. I, Des aventures de Lancelot à la fin de la "Folie Tristan". Textes littéraires français 353, Droz, Genève, 1987. 310p.

Ce premier volume d'une édition complète de toute la partie inédite du *Tristan en prose* (8 volumes sont prévus, selon l'annonce de la maison Droz) commence par les aventures chevaleresques de Lancelot et s'achève par la fin de la folie de Tristan. Le texte du volume I correspond donc aux §§ 92-104 inclus de l'analyse de Löseth (E. Löseth: *Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise, analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Paris, 1890, Burt Franklin Reprint, New York, 1970).

En principe, le texte édité ici débute à la fin du ms. de Carpentras édité par Curtis (R. L. Curtis: *Le Roman de "Tristan en prose"*, t. I, München, 1963; t. II, Leiden, 1973; t. III, Cambridge, 1985), et qui s'arrête au § 92 de l'analyse de Löseth, mais les §§ 1-75 du volume de Philippe Ménard correspondent aux §§ 710-776 de l'édition Curtis et permettent ainsi une comparaison entre le texte du ms. A choisi par Ménard et celui du ms. Z (le ms. de Carpentras) de Curtis. Dans l'introduction à son édition, Ménard fait cette comparaison et conclut que le contenu des textes est identique, qu'il faut remettre en cause le classement des mss opéré par Curtis et que les mérites de Z semblent surfaits. Selon Ménard, le ms. Z appartient à la même famille (mss ABCDE) que le ms. A, mais "d'une manière générale Z, sans être un mauvais ms., paraît moins sûr et moins soigné que A. Il commet des fautes, présente des innovations et récrit parfois le texte...". L'erreur la plus fâcheuse est la permutation opérée par Z et qui fait fusionner en un seul ensemble deux séquences distinctes (cf. Löseth, §§ 87-90 et 92-94 dont l'ordre est le bon). Ainsi le ms. Z déroge au principe de l'entrelacement qui est un des principes essentiels de la structure du *Tristan en prose*.

A l'heure actuelle on connaît 82 manuscrits ou fragments de manuscrits du roman en prose. Il est compréhensible que ce nombre impressionnant de manuscrits ainsi que leur longueur considérable ("des mss complets de grand format approchent ou dépassent les 500 folios") aient inquiété beaucoup de chercheurs, comme dit Ménard qui ajoute que, pour l'édition de vastes textes en prose, les principes ne sauraient être les mêmes que pour les textes en vers d'ampleur réduite. Ménard se propose de fournir un texte de bonne qualité qui puisse servir de base aux recherches futures; il s'agit donc de choisir un bon manuscrit complet qui permette de lire en entier le roman.

Le ms. A choisi comme ms. de base est le ms. 2542 de la Bibliothèque nationale de Vienne qui date des alentours de 1300 (et non pas du XV^e siècle comme certains chercheurs l'ont affirmé); c'est un des plus anciens manuscrits complets et il donne un texte de bonne qualité. C'est un manuscrit de la rédaction la plus répandue, la "version II", qu'on peut appeler la Vulgate.

Les critères du choix ont été les suivants: il fallait que le ms. contienne l'intégralité du roman, qu'il offre un texte sûr de la Vulgate et qu'il ne donne pas un remaniement isolé.

Ont été écartés les mss incomplets et les versions tardives. – Selon Ménard, le meilleur ms. est sans conteste B (Paris, B. N. fr. 335 et 336), mais il donne un état de langue trop tardif pour pouvoir être retenu comme base d'une édition.

Pour caractériser davantage le ms. A, Ménard fait bien de rappeler la définition, jadis indiquée par Alphonse Dain, qu'un ms. est bon, non pas parce qu'il ne se trompe jamais, mais parce que ses erreurs sont limitées et restent toujours faciles à corriger. En effet, le ms. A pèche seulement par de "petites inexactitudes aisées à corriger ou de petites omissions très faciles à combler".

Pour l'établissement du texte, les mss de la même famille, BCD et aussi E, ont été pris en compte ainsi que des mss de contrôle étrangers à la famille, aussi bien des mss assez proches que des témoins de versions ou de familles différentes pour des passages délicats. Dans l'édition de Ménard, les leçons rejetées se trouvent en bas de page avec l'indication des mss auxquels sont empruntées les corrections. A la fin du volume on trouve une liste sélective des variantes.

Le nombre des mss utilisés pour le texte de ce premier volume est de 26. Pour pallier la modestie excessive de Ménard: "L'édition que nous avons entreprise (...) ne saurait être une édition critique", il faut dire qu'est présenté ici un texte qui inspire confiance; il n'est pas seulement une transcription, il est par contre le résultat du travail d'un éditeur représentant la meilleure tradition dans l'édition des anciens textes.

Ce petit compte rendu est centré sur les qualités particulières à l'édition de Ménard: la présentation de la tradition manuscrite, du choix du ms. de base et de l'établissement du texte édité. Il convient d'ajouter que l'excellente introduction du volume contient aussi un paragraphe sur l'histoire du manuscrit A et des chapitres utiles sur sa graphie et sa langue (le copiste est picard, mais il use d'une langue mixte, pour être compris sans difficulté en dehors de la Picardie), une *Analyse sommaire du texte* et un chapitre sur *l'Intérêt littéraire*, admirable par sa pénétration et sa finesse, enfin une bibliographie des études les plus importantes sur la partie du roman éditée. A la fin de l'ouvrage sont donnés des variantes, des notes, un index des noms propres et un glossaire bien équilibré.

Dans une perspective littéraire, je renvoie avec plaisir au chapitre de Ménard sur *l'Intérêt littéraire* qui présente une vue d'ensemble sur la technique narrative et les thèmes importants dans ce premier volume du roman. Le talent esthétique du prosateur est indéniable. A titre d'exemple, j'aimerais relever trois épisodes qui me semblent particulièrement réussis (ils illustrent d'ailleurs respectivement les thèmes essentiels de l'amitié, de la parenté et de l'amour). D'abord, la conversation nocturne entre Lancelot, Kahédin et Palamidès qui se reposent par hasard au même endroit, dans la forêt, et qui se parlent sans s'être reconnus dans le noir, est une scène très vivante, "naturelle". Comme si on y était! (§ 97-110). Très bien conduite, et très touchante, est aussi la description du combat entre Kahédin et son père, le roi Hoël, qui ne se reconnaissent qu'au dernier moment. Jusqu'alors le lecteur peut suivre, visuellement, le combat interminable et acharné entre les deux hommes, tout en connaissant leur identité et en écoutant leurs pensées exprimant l'admiration réciproque qu'ils éprouvent devant leur adversaire inconnu. Au moment de la reconnaissance, le lecteur n'est pas moins ému que les combattants! (§ 141-147). Plus tard, Kahédin a le malheur de tomber amoureux de la reine Iseut, et la description de son aliénation progressive et de sa mort causées par la froideur d'Iseut est une petite étude de psychologie pathologique qui peut paraître presque "moderne" (§ 159-164).

On a toutes les raisons d'attendre avec impatience la suite de ce bon roman dans cette belle édition de Philippe Ménard.

Jonna Kjær
Copenhague

John Kristian Sanaker: *Le discours mal apprivoisé. Essai sur le dialogue de Marivaux*. Solum/Didier Erudition, 1987. 133 p.

Le titre de cet essai sur quelques-unes des comédies les plus représentatives du théâtre de Marivaux introduit le concept clé du travail. John Kr. Sanaker s'est en effet donné pour tâche d'étudier ce que l'on pourrait appeler aussi le langage-crise des personnages frappés par la surprise de l'amour. Le but de l'auteur est de montrer à quel point le discours mal maîtrisé reflète une transformation fondamentale au niveau psychologique, ce qui lui permet de respecter la tradition qui veut que le marivaudage relève des sentiments autant que du style.

Dans un chapitre initial, l'auteur se propose de présenter "quelques notions dramaturgiques"; l'essentiel du chapitre me semble cependant résider dans la mise en évidence de la situation *menacée* des personnages surpris par l'amour: c'est en partie malgré eux, en partie à leur insu qu'ils cherchent (en vain) à se défendre. Plutôt qu'une réflexion dramaturgique, le chapitre nous offre ainsi un excellent point de départ pour la longue étude du "discours mal apprivoisé" (chap. 3).

Ce chapitre constitue sans aucun doute la partie la plus intéressante du travail de Sanaker. Le fil conducteur en est l'idée que l'originalité du théâtre de Marivaux consiste "dans la force productrice de son langage", donc que le discours des personnages, dans certaines circonstances, sert non seulement à *désigner* des phénomènes psychologiques, mais à les *former*.

Au cours de ce chapitre, on relève de nombreux exemples d'analyses très fines et de formules bien tournées pour étayer la thèse de l'auteur. La volubilité de certains personnages est mise en relief, mais bien plus importante est la démonstration convaincante selon laquelle "le personnage marivaudien, confus et hésitant, respecte la loi de 'l'autre d'abord', loi qui fait créer autour de lui un vide langagier" (48). L'auteur a sans doute raison en voyant ici une des raisons du grand intérêt dont jouit de nos jours le théâtre de Marivaux.

Le discours mal apprivoisé traduit-il une vision particulière de l'homme? L'auteur se contente d'un bref chapitre ("Le statut des personnages" p. 81-96) pour essayer de répondre à cette vaste question, sans doute parce que, pour lui, la partie principale de l'étude reste l'analyse discursive. Pour les mêmes raisons, les réflexions thématiques que comporte ce quatrième chapitre risquent de paraître un peu plus hâtives quoique souvent très suggestives.

Dans la conclusion, l'auteur formule ainsi un de ses résultats: "... si Marivaux mérite une place parmi les grands esprits du siècle, ce n'est pas par ses idées sur la relativité de l'homme ou par sa création d'un dialogue théâtral d'une grande originalité, mais par la convergence de ces deux facteurs" (98). Le beau livre de Sanaker nous permet certainement de mieux apprécier cette vérité.

John Pedersen
Copenhague